

Hugo RIGNY

Tentatives de dialogue

corps et espace public.

Expérience n°1

Avant-propos

Je suis arrivé à Saint-Etienne pour une quinzaine de jours dans la perspective de réaliser une série d'expérimentations. A chaque fois que le cœur m'en dira, je dériverai dans les rues de la ville jusqu'à rencontrer un espace défini. Puis, je m'y arrêterai et instaurerai un dialogue entre mon corps et cet espace.

Expérience n°1

Le Jeudi 21 mai 2020, à l'école primaire de la Viveraize.

En passant le seuil de ma porte et foulant pour la première fois de la journée l'asphalte abimée de cette ville abandonnée, je sentais déjà les effluves de l'aventure me monter à la tête. La fierté enfantine de l'aventurier imaginaire me gonflait les poumons, j'étais parti pour un voyage unique et je me savais déjà privilégié. Les bretelles de mon sac-à-dos étaient si serrées que ma poitrine gonflée devait lutter pour ne pas plier.

Le crépuscule coulait lentement sur nos vies rouillées qui s'érodaient dans un silence assourdissant. La journée s'évaporait à petit feux pendant que l'encre bleue de la nuit commençait à en dessiner les courbes.

J'aperçus la silhouette brumeuse d'un enfant qui se formait au beau milieu de ce tableau, et me décidai à la suivre. Nous nous faufileâmes entre les buissons, arpentaiâmes les ruelles tranquilles et marchâmes en équilibre sur les murets qui longeaient les trottoirs sales.

En haut, une école désertée faisait face à un cimetière majestueux. J'étais arrivé à destination. Je saluai chaleureusement mon compagnon de route et me retournai face à l'école. La cour de récréation me faisait de l'œil. Elle m'aguichait avec provocation et c'est non sans une certaine volupté de que je m'abandonnai à son appel.

J'enjambai le portail alors que mon cœur battait la chamade et que mon sang bouillonnait dans mes veines. En franchissant cette barrière, je goutais au plaisir de l'interdit, à la joie de désobéir. Mon ventre se crispa maladivement, mes tempes palpitaient d'excitation et mon

corps tout entier vibra le danger. J'eus l'impression de faire une sorte d'école buissonnière inversée, de donner suite à mon passé.

Une fois la fièvre de cette bravoure retombée, je me sentis intensément petit au milieu de la cour hostile, en pleine terre inconnue. Des ombres menaçantes dansaient sur les murs qui m'encerclaient, les avertissements intimidants de la vieille tôle qui craque me faisaient sursauter, mon corps gémissait dans un langage ancien et les murs tendaient leurs oreilles pour mieux s'en délecter.

La gêne m'engourdissait et je me tenais, penaud, spectateur de mon propre corps pétrifié. J'avais si peur de commettre une quelconque maladresse, et devenir ainsi l'objet de toutes les railleries, que je n'osai plus bouger d'un pouce.

Il aurait d'ailleurs été totalement déplacé, voire irrespectueux, de se dandiner sans retenue dans un lieu si chargé d'histoire. Je pouvais voir les réminiscences bariolées de l'enfance qui déposaient sur la grisaille des façades un spectre de couleurs pastel.

Je fis alors la seule chose que j'eus pensé adéquate en pareille situation : des roues ! J'enchaînai les roues, d'abord timidement puis frénétiquement. Mes paumes nues et mes pieds chaussés malaxèrent successivement le sol goudronné, mon corps devenu cylindrique roula à travers le temps, puis s'arrêta net lorsque le vent lui rapporta un grognement sauvage.

De l'autre côté du mur, il y a un animal. Un chien. Je ne pouvais le voir mais en avait l'intime conviction. Je me mis instinctivement à quatre pattes et me tournai face au mur. Mes yeux brûlaient avec rage et dans mon exaltation

quadrupède, j'enclenchai une marche prudente. Pas à pas, je m'approchais du mur et le désir de découvrir ce qu'il cachait m'obsédait. Étais-je la proie ou le chasseur ?

Plusieurs secondes s'écoulèrent sans que le chien ne renouvelle sa provocation. Son cri s'estompaient en moi comme un écho, et fut bientôt réduit à l'état de rumeur. L'idée que l'animal disparaisse à jamais m'étais insupportable. Désireux de susciter une réaction de sa part, une preuve de son existence, je me mis à aboyer à mon tour.

Drôle de sensation que d'assister à la mise au monde d'une interjection bestiale depuis ses propres cordes vocales. Ma nature animale reprenait son dû dans une féroce revendication.

Mon égo – Ô pédant égo –, qui pense mon enveloppe charnelle comme suprême manifestation du raffinement

humain, se sentit souillé par une telle barbarie. Et pourtant, il dû finir par y trouver une certaine saveur puisque c'est lui qui s'époumona, poussant avec entrain une clamour qu'il ne se connaissait pas.

Il faut croire que la bête entendit mon haro¹ car elle me répondit dans une série de grognements. Un dialogue s'installa pendant que je franchissais les derniers mètres qui nous séparaient, puis mon nez buta contre le mur.

Silence. Je ne sentais plus aucune présence de l'autre côté du mur, l'animal étais parti. Dans un soupir de déception et de soulagement, je repris forme humaine et m'adossai contre le mur.

« Être au pied du mur, me dis-je, c'est peut-être là l'origine de toute création ».

¹ Définition actuelle : « Manifestation bruyante d'hostilité ou d'indignation contre quelqu'un ou quelque chose ». En ancien français, désignait le cri des chasseurs pour exciter les chiens.

Notes sur l'expérience n°1

Cette première expérience fut très troublante en ce qu'elle témoigne une porosité énorme entre la réalité et l'imaginaire. Le chien a-t-il réellement existé ? La peur du regard des autres a-t-elle provoquée une hallucination paranoïaque ? Suis-je entrain de romancer ma propre vie ?